



LES ANNALES

DU

MONT St-MICHEL



St-Michel - Patron des « Paras »

BULLETIN DU PÈLERINAGE ET DE L'ARCHICONFRÉRIE
UNIVERSELLE DE SAINT-MICHEL

St-Michel, patron des Parachutistes.

Le 20 juin 1965 à la demande de l'Union nationale des Parachutistes une messe a été célébrée dans l'Eglise Abbatiale du Mont-Saint-Michel. C'était la première réunion des anciens parachutistes de toute la France. La messe fut célébrée par l'abbé CASTA, ancien aumônier militaire en Indochine : c'est à lui que revient l'honneur d'avoir choisi Saint-Michel, comme protecteur et patron des « Paras ».

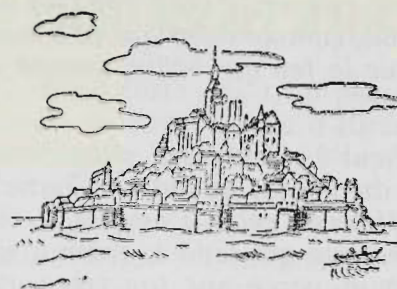
A l'église St-Pierre du Mont, sanctuaire de St-Michel, une plaque fut placée dans la chapelle St-Michel le 20 Juin 1965 pour rappeler ce pèlerinage. Chaque année nombreux sont les « paras » qui signent le registre près de l'autel de St-Michel pour rappeler leur passage et confier à l'Archange leurs intentions et celles de la grande famille des paras.

Fête de Pâques au Mont

Messe de la Nuit Pascale samedi 21 à 21 heures

Dimanche 22 :

- 10 heures : messe solennelle de Pâques.
radiodiffusée sur FRANCE-CULTURE
- 11 h. 30 : messe.



Les Annales du Mont Saint-Michel

La Joie Née du Pardon

De toutes les sources d'où jaillit la joie, je n'en connais pas de plus abondante, de plus intarissable que celle du pardon. De plus miraculeuse aussi, car là où le péché a proliféré, la grâce a surabondé » (Rm 5,20). La plaie ouverte au flanc de l'homme par le péché, loin de se refermer sous le baume du pardon, se transforme en fontaine de jouvence. Mais ne vous trompez pas de jeunesse, de joie !

Le péché vous vieillit, avouez votre âge. Sans honte. Nous sommes tous des vieux. Le péché n'est pas un mot abstrait de dictionnaire ou de catéchisme, mais quelqu'un en chair et en os qui vous ressemble étrangement. « C'est vous-même, c'est moi-même, donnons-nous la main, comme tu as vieilli !... Et toi donc ! C'est triste de vieillir... ».

Le pardon vous rajeunit, bondissez de joie. Plus de bandelettes, je suis un ami de celui qui a pleuré sur ma mort et m'a crié d'une voix forte : « Lazare, sors ! » (Jn 11, 43). Je suis l'enfant prodigue qui revient de loin, de ce pays du froid qui s'appelle le péché. Je vous assure, mon père m'attendait devant la porte, il m'a vite revêtu de la plus belle robe, mieux, il m'a couvert de baisers (Lc 15, 20-22)

Connaissez-vous la joie née du pardon ? La joie que nous sommes chargés de donner au monde ? « Fais-leur comprendre que ce n'est pas un mot vague, un insipide lieu commun de sacristie. Mais une horrible, une superbe, une absurde, une éblouissante, une poignante réalité, et que tout le reste n'est rien auprès. Quelque cho-

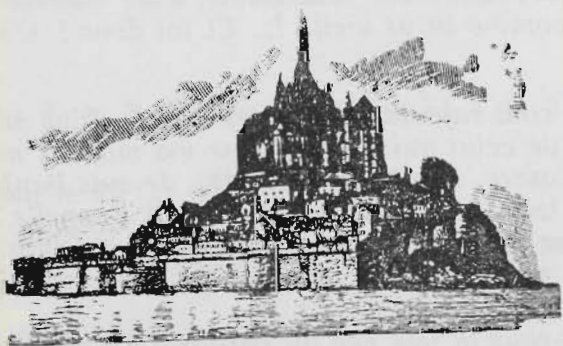
se d'humble, de matériel et de poignant, comme le pain que l'on désire, comme le vin qu'ils trouvent si bon, comme l'eau qui fait mourir si l'on ne vous en donne pas, comme le feu qui brûle, comme la voix qui ressuscite les morts ». (Claudé).

Connaissez-vous l'art d'être pécheur ? C'est tout simplement quand on abuse du pardon plus que du péché, quand on donne à Dieu la joie de nous pardonner. Il raffole de cela. Il associe le ciel et la terre au geste du mendiant impudique qui tend la main à son pardon. « Il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé ». (Lc 15, 32). « Je vous le déclare, c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit plus que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion » (Lc 15, 7).

La joie a toujours été la signature inimitable du Dieu vivant. « Entre dans la joie de ton Maître ». (Mt 25, 21). Pour cela, il faut sortir de nous-mêmes, de nos peines mais aussi de nos joies. Car la joie de Dieu ne peut entrer en nous, elle est trop grande pour notre cœur. Alors, entrons dans sa joie jusqu'à y perdre pied. Laissons-nous emporter par cette lame d'éternité. La joie de Dieu, le Christ nous dit que personne ne peut nous la ravir (Jn 16, 2).

La joie du pécheur pardonné se mesure à la joie de Dieu qui pardonne.

Cardinal ETCHEGARAY
Archevêque de Marseille.



Saint-Michel dans le coutumier d'Hirsau

Il ne reste que trop peu de vestiges de l'ancienne abbaye allemande de Saint-Pierre d'Hirsau (en Forêt-Noire, à 40 km environ à l'ouest de Stuttgart) où la vie monastique brilla longtemps, jadis, d'un vif éclat.

Fondée vers l'an 830, le monastère d'Hirsau retrouva un nouveau souffle cent cinquante ans plus tard, après bien des épreuves, en s'inspirant beaucoup de l'expérience de Cluny. Hirsau adopte même, dans leur ensemble, les coutumes ou règlements de la célèbre abbaye bourguignonne, les modifiant et les complétant toutefois sur plusieurs points (1).

C'est ainsi qu'il est fait mention de l'Archange saint Michel dans deux passages du coutumier du vieux monastère allemand qui ne doivent rien au texte de Cluny, et que nous évoquerons ici brièvement.

— Le signe de saint Michel et des saints anges

La règle de saint Benoît exige que le silence règne dans le monastère (chapitre 6). On ne parle qu'en cas de nécessité. Les anciens moines ignoraient absolument ce qu'on a appelé, plus tard, les récréations. Bien mieux, afin de recourir le moins possible à la parole, ils utilisèrent des signes conventionnels dont l'usage a survécu pratiquement jusqu'à nos jours chez les cisterciens de la réforme de La Trappe.

Les moines du Mont-Saint-Michel ont connu, eux aussi, la pratique des signes. Ainsi, pour demander un livre, à l'église, on agitait le pouce au-dessus de la main ouverte, évoquant donc le geste de tourner des pages. Au réfectoire, pour demander une cuiller, on portait la main à la bouche, comme pour manger (2)...

Mais revenons à Hirsau.

Alors que le rédacteur des coutumes de Cluny s'est limité à ne consigner qu'un nombre raisonnable de signes (se rapportant d'ailleurs en grande partie à la nourriture), la description des signes et combinaisons de signes du coutumier d'Hirsau n'occupe pas moins de dix-sept colonnes de la patrologie latine !

On peut penser d'ailleurs que beaucoup d'entre eux n'ont jamais été utilisés. Il y en avait tant ! Il devait être bien difficile de se les rappeler tous. Si certains étaient d'usage quotidien et donc indispensables, d'autres n'avaient vraiment pas le même caractère de nécessité. Était-il essentiel de connaître les signes désignant les figues ou le gingembre ? Toutefois l'étude de ces signes figurait, semble-t-il, au programme du noviciat.

Il y avait un signe pour désigner le saint patron de chacun des

autels que renfermaient l'église abbatiale et les divers oratoires du monastère. Et ils étaient nombreux ! En tête de la liste, aussitôt après sainte Marie, venait saint Michel. Oh ! Le signe de l'Archange était bien simple : lever la main et agiter la partie supérieure des doigts vers l'avant, comme pour évoquer le battement d'une aile dit notre texte qui précise en outre : « c'est le signe pour désigner les anges, parce qu'on croit qu'ils volent ».

Pour désigner l'autel de saint Michel on faisait donc le signe désignant un autel (composé lui-même de deux signes : celui de pierre et celui de croix) que l'on faisait suivre de celui qui vient d'être décrit (3).

On utilisait également ce même signe, évocateur de battements d'ailes (précédé peut-être d'un autre signe, comme par exemple celui de « chant », mais le texte ne le spécifie pas) pour désigner l'Alleluia chanté à la Messe avant l'Evangile, parce que, dit joliment notre vieux coutumier « On croit que les anges, dans le ciel, chantent Alleluia ». (4).

Mais il est une mention plus intéressante touchant l'Archange que celles du signe par lequel on désignait l'autel qui lui était consacré : c'est celle d'une particularité liturgique au jour de sa fête.

— L'encensement particulier du 29 septembre

Les coutumes d'Hirsau nous apprennent en effet que, chaque année, en la fête « de la Dédicace de saint Michel », avait lieu un encensement spécial de l'autel majeur, au cours de l'offertoire de la messe solennelle.

Cette petite cérémonie était inspirée par le texte même de l'ancienne offertoire tirée de l'Apocalypse :

Stetit angelus... Un ange vint se placer près de l'autel, muni d'un encensoir d'or. On lui donna beaucoup de parfums.

Et ascendit fumus... Et la fumée des parfums s'éleva devant Dieu. Alleluia ! (5).

On se rappellera que la tradition chrétienne voit, en cet ange à l'encensoir d'or, saint Michel en personne.

Le chant de l'antienne était suivi de celui d'un verset (dont le texte n'est pas précisé par le coutumier), verset à la suite duquel on reprenait la dernière phrase de l'antienne (Et ascendit fumus...) puis, à nouveau, l'antienne tout entière (depuis Stetit angelus).

C'est au cours de cette reprise de l'antienne que deux diacres, munis chacun d'un encensoir copieusement (copiose) garni d'encens, s'approchaient de chaque extrémité de l'autel. Ces deux diacres étaient : l'un, le diacre en fonction au cours de cette messe du 29 septembre, et donc revêtu de la dalmatique ; l'autre un diacre spécialement désigné à cet effet et revêtu, lui, d'une chape (6).

Nos diacres s'étant donc placés respectivement, face à face, à chaque bout de l'autel (près de l'angle arrière, est-il précisé), et s'étant assurés, d'un regard que le prêtre célébrant avait bien achevé l'encensement de l'hostie et du calice, encensaient alors jusqu'à ce que le chœur des moines ait achevé le chant de l'antienne.

La mélodie terminée, les deux diacres allaient encenser de la même manière, mais sans doute moins longuement, l'autel de saint Benoît. Puis, s'étant séparés, ils encensaient brièvement tous les autels du monastère, l'un ceux-ci, l'autre ceux-là (7).

Il se peut qu'un usage semblable ait été observé au Mont-Saint-Michel. Mais tous les textes liturgiques concernant les fêtes de l'Archange, au Mont, n'étant pas encore intégralement publiés, on ne peut rien affirmer, pour l'instant.

Quoi qu'il en soit, les bénédictins montois du Moyen-Age partageaient bel et bien avec ceux d'Hirsau et tous les moines de leur époque le goût des encensements nombreux. Nous en avons divers témoignages. On ne lésinait certes pas sur l'encens en ce temps là !

Puisse l'exemple des moines silencieux d'autrefois nous inciter, en ce siècle bavard et si bruyant, à retrouver la valeur et le charme du silence !

Et puisse le rappel de leurs anciennes liturgies somptueuses nous faire retrouver le sens et le prix des gestes symboliques :

« Que ma prière devant toi, s'élève comme un encens, Seigneur ! » (Ps. 140, 2).

Michel PIGEON

● NOTES

(1) Constitutiones Hirsaugienses. Patr. latine, 110, col. 927 à 1146. De préférence au mot *constitutiones* (qui, dans les ordres et congrégations modernes, possède un sens quelque peu différent de celui qu'il avait au Moyen-Age) on a employé ici le mot *coutumes* ou le mot *coutumier* — que le Grand Larousse définit ainsi : « Dans les maisons religieuses, recueil écrit contenant l'indication des habitudes et les traditions de la maison dans leurs plus menus détails ». On dit toujours d'ailleurs les coutumes (consuetudines) de Cluny, de Chartreuse, de Cîteaux...

(2) Dom Robert Vion : la conversation par signes au Mont-Saint-Michel, dans *Millénaire monastique du Mont-Saint-Michel*, 1, pages 609-610.

(3) P.L. 110, col. 948, C

(4) Col. 951, B

(5) Apocalypse, 8, 3 et 4.

(6) Il faut reconnaître que cette disparité dans le vêtement liturgique est assez étrange en la circonstance.

(7) Col. 1023, B.

« Parle, Seigneur, ton serviteur écoute »

Michel NORMAND, prêtre

L'expérience instinctive que nous avons de la prière correspondrait plutôt au renversement de la prière de Samuel : « Ecoute, Seigneur, ton serviteur parle ». Nous avons naturellement tendance à partir de notre psychologie, de notre besoin religieux, et nous nous adressons à Dieu comme s'il avait la tête ailleurs ou comme s'il ignorait tout de nous. En fait, dans la prière, nous sommes tentés de nous faire le centre de gravité d'un dialogue qui ressemble fort à un monologue. Aussi s'agit-il d'opérer une véritable « conversion » de notre prière. Il faut en chercher la source dans le cœur de Dieu.

I — PRIER, C'EST D'ABORD ECOUTER

C'ar c'est Dieu qui commence. C'est lui qui parle premier. Dans la prière, c'est toujours Dieu qui prend l'initiative du dialogue, parce que c'est Dieu qui aime le premier (1 Jn 4, 10-19) ; c'est lui qui nous précède au rendez-vous et nous attend : notre prière ne peut être que réponse, même quand, apparemment, c'est nous qui avons commencé à crier vers lui.

Aussi n'est-il rien de plus important que de faire nôtre la supplication du jeune roi Salomon : « Donne-moi un cœur qui écoute » (1 Reg 3,9). Toute l'activité de notre foi, de notre amour et de notre espérance, va consister, en premier lieu, à nous mettre à l'écoute de Dieu ; à laisser l'Esprit Saint mettre en vigilance notre capacité « capter » la parole que le Seigneur nous adresse, à nous aujourd'hui ; à permettre à l'Esprit Saint de nous ouvrir au dialogue que Jésus veut poursuivre en nous avec le Père, ici et maintenant.

Oui, dire : « Donne-moi un cœur qui écoute », pour poursuivre en vérité : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute » et conclure avec Marie : « Qu'il me soit fait selon ta parole » !

Mais il n'est pas facile d'écouter... nous en faisons l'expérience dans nos rencontres quotidiennes avec nos frères. Alors, avec le Seigneur ! Aussi certaines conditions doivent-elles être réalisées pour que l'écoute de Dieu soit possible. En voici quelques-unes.

II — FAIRE SILENCE EN SOI-MEME

Notre écoute de Dieu est souvent « parasitée » par les bruits intérieurs qui nous peuplent. Il faut apprendre à lutter contre ce qui

pollue le silence de nos espaces intérieurs. Essayons de détecter quelques-unes de ces nuisances intimes :

I — L'évaporation de soi-même

— Tout ce que nous laissons entrer en nous-même sans contrôle (images, idées, slogans...) provoque un vrai cinéma intérieur que nous ne maîtrisons plus et qui nous retient à la surface de nous-même.

— Notre cœur profond est souvent « dispersé » ; il y a une trépidation de la vie, une fièvre de la nouveauté, un activisme qui rendent sourd à la parole de Dieu. « Seigneur, rassemble mon cœur pour qu'il te craigne ! » (Ps 86,11).

2 — La non-acceptation de soi-même

Nous pouvons être rendu indisponible pour le dialogue avec Dieu quand nous entretenons une certaine amertume, secrétée par la non-acceptation de nous-même, pour quelque raison que ce soit. Cette mauvaise tristesse engendre la crispation sur soi-même. « Quand accepteras-tu en paix l'épreuve de ne pas te plaire à toi-même ? Alors tu donneras place au Christ ». (Lettre de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus à sa sœur).

3 — La peur de l'ambition de Dieu sur soi

Nous percevons que Dieu nous demande quelque chose en vue de notre croissance intérieure dans l'amour. Cela peut être important ou infime. Mais, y consentir risque de nous mener là où nous ne voudrions pas aller... Alors nous préférons ne pas entendre ce que Dieu demande, et nous nous fermons ainsi à toute parole venant de lui... parce que nous nous sommes bouché les oreilles.

4 — « Les blessures intérieures »

Il ne s'agit plus de refus opposés à Dieu mais de difficultés d'ordre surtout psychologique : véritables blessures intérieures dont nous pouvons souffrir depuis très longtemps. Mais il faut bien vivre... et, pour protéger notre vulnérabilité, nous avons élevé des défenses, nous nous sommes durci derrière des carapaces, enfermé dans notre forteresse. Et nous risquons de ne plus laisser la voix de Dieu parvenir jusqu'à notre vrai moi. « Aujourd'hui, ne fermez pas votre cœur, mais écoutez la voix du Seigneur ». (Psaume 95, 7-8)

III — ACCEPTER QUE LA PAROLE DE DIEU ME CONCERNE

Chaque fois que, dans la prière, nous ouvrons notre Bible, il faut consentir à nous entendre dire, comme au roi David : « C'est toi cet homme ! » (2 Sam 12,1-7). En effet la parole de Dieu joue le rôle d'un miroir qui nous renvoie notre propre visage (Jc 1,21-24).

Or, un miroir, on ne le regarde pas, on se regarde dedans. Ouvrir la Bible, c'est s'exposer à la Parole comme on s'expose au Saint-Sacrement. C'est à nous que Dieu parle, c'est de nous qu'il parle. Il suffit que je mette ma vie en dehors du miroir et Dieu cesse de me parler, ou plutôt, je cesse d'écouter sa parole.

C'est pourquoi cette écoute suppose l'acceptation — à l'avance — que la parole du Seigneur nous « perce le cœur » (Ac 2,37) ; qu'elle nous fasse mal pour notre bien ; qu'elle pénètre en nous jusqu'à susciter des choix différents ; qu'elle nous mette à nu, sans plus aucun masque, devant l'Amour vivant et vrai ! (Hé 4,12-14).

Alors, peu à peu, se vérifiera pour nous la parole de Jésus : « Quiconque est de la vérité écoute ma voix » (Jn 18,37).

IV — SE LAISSER FAÇONNER PAR LE SILENCE DE DIEU

« L'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4,4). Un certain besoin de Dieu peut m'empêcher d'être attentif à Dieu lui-même, car nous risquons de réduire Dieu au besoin que nous avons de lui, un peu comme le nourrisson réduit sa mère au biberon qu'il attend d'elle (Jn 6,26)

C'est pourquoi nous devons résister à la tentation de combler, à n'importe quel prix, le silence de Dieu que nous expérimentons assez vite dans la prière. Il faut apprendre à durer dans le silence pour laisser l'Esprit Saint accomplir en nous une action capitale de « sevrage » spirituel : moment de vérité (combien décapant), où nous apprendrons à faire taire notre besoin de consommer du « spirituel », de la prière, pour devenir attentif à quelqu'un, à celui qui, humblement, depuis si longtemps, frappe à la porte de notre cœur (Apo 3,20-21).

Quand l'écoute est devenue désir d'entendre ce que le Seigneur désire donner, quand notre cœur en est venu à guetter le bruit de ses pas (Ct 2,8 ; 5,2), alors, nous sommes prêts à dire en vérité : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute... ».

« SOURCE DE VIE »
9, rue Montplaisir
31077 TOULOUSE Cédex.

...Partir en Prière...

Quand on a décidé de partir à la recherche de Dieu, il faut faire ses bagages, seller son âne et se mettre en route. La montagne de Dieu est à peine visible dans le lointain... A l'aube, il faut partir.

C'est un grand départ. Il faut dire adieu. A quoi ? A tout et à rien. A rien, car ce monde que l'on quitte sera toujours là près de nous, jusqu'à notre dernier souffle, toujours aussi près de nous. A tout, car, en partant à la recherche de l'absolu, nous coupons les ponts avec tout ce qui pourrait nous en détourner.

La séparation, finalement, n'est pas dans l'éloignement mais dans le détachement.

Oui, quand tu veux prier, il faut ouvrir ta maison et dénouer ton âme en Dieu. Chaque genre de vie demande un détachement. Il faut que se détache d'elle-même et se dénoue l'âme des époux, l'âme des fiancés. Autrement, il n'y a pas d'amour possible, mais un égoïsme cherché dans l'autre. A l'extrême pointe de l'amour se trouve l'amour de Dieu, don total et réciproque de l'un à l'autre. Mais pour l'homme Dieu est l'Autre, l'autre qui finalement se révélera dans l'amour, comme l'être de notre être.

Qu'emporter avec soi ? Tout soi-même et rien de moins. Etrange réponse après avoir dit qu'il faut tout laisser et surtout se laisser soi-même. Et pourtant c'est vrai, il faut s'emporter tout entier. Beaucoup ne partent qu'en apparence. Ils n'emportent avec eux qu'un fantôme d'eux-mêmes, une maquette abstraite. Ils se mettent eux-mêmes en sécurité avant de se mettre en route... C'est déjà une sorte de saint qui s'embarque pour l'expédition, un personnage modelé d'après les traités de la perfection. Ils envoient un double d'eux-mêmes tenter l'aventure et s'étonnent ensuite de ne retirer de tout cela que déception.

En partant, il faut mettre sur son âne tout ce qu'on possède et partir avec tout ce qu'on est, sa carcasse, son esprit, son âme, il faut tout prendre, les grandeurs et les faiblesses, le passé de péché, les grandes espérances, les tentances les plus basses et les plus violentes... tout, tout, car tout doit passer par le feu.

Yves RAGUIN, sj

« Source de vie »
9, rue Montplaisir - TOULOUSE

VOYAGE DE PARIS AU MONT SAINT-MICHEL en 1780

Pour aller de Paris au Mont-Saint-Michel en droiture, il faut suivre la route que j'ai indiquée ci-dessus pour aller de Paris à Brest en passant par Alençon, et quand on est dans cette dernière ville aller à

*

Domfront, Danfront, Dominifrons, Domnifrons, Donnifrons, Damfrons, Danefrons, Danfrons, petite ville avec titre de Comté, située sur la Mayenne. La paroisse de St Julien est la principale église et il y a quelques monastères. Cette ville doit le peu de considération qui lui reste à ses juridictions ; car elle a Bailliage, Vicomté, Election ; Maîtrise des Eaux et Forêts, Bureau des Traités, et Quart-Bouillon, à cause du sel blanc dont les habitants usent. A deux lieues de cette ville est la belle Abbaye de Lonlay. Au reste, Domfront est dans un petit pays appelé le Passais, qui fait partie de la Normandie, quoiqu'il soit du Diocèse du Mans.

Mortain, Moritolium, Moretonium, est une petite ville des plus illustrées. Le Comté dont elle est chef-lieu a toujours été une Terre considérable, et a été autrefois donné en apanage aux puînés des Ducs de Normandie. Le Roi Jean, que nos Historiens surnomment Sans terre, ne prenait point d'autre qualité avant que d'être parvenu à la Couronne d'Angleterre, que celle de Comte de Mortain. Henri I le donna en 1135 à son neveu Etienne de Blois Comte de Boulogne, qui parvint après lui au Trône d'Angleterre. Guillaume, fils d'Etienne, le posséda après son Père, et mourut l'an 1160. Sa succession échut après plusieurs contestations, à Marie de Boulogne, femme de Mathieu d'Alsace. Ide leur fille, Comtesse de Mortain et de Boulogne, épousa Renaud Comte de Dammartin. Mahaud, leur fille, Comtesse de Mortain, de Dammartin et de Boulogne, fut mariée à Philippe de France fils de Philippe Auguste. Ce Prince fut Comte de Mortain, mais le Roi Louis VIII s'en réserva la Forteresse l'an 1223, laquelle lui fut rendue par S. Louis en 1241. Charles VI érigea la Terre de Mortain en Comté l'an 1401 pour Pierre de Navarre son cousin, qui mourut sans enfants en 1411. Ce Comté passa à divers Seigneurs, et revint toujours à la Couronne. François Ier le donna en 1529 à Louis de Bourbon, Duc de Montpensier, en échange de Condé, de Leuze, etc que ce prince possédait en Frandre, et que le Roi céda à l'Empereur

Charles-Quint. Cette Seigneurie passa dans le dernier siècle à Gaston de France, frère du Roi Louis XIII par son mariage avec Marie de Bourbon-Montpensier. Anne-Marie-Louise d'Orléans, leur fille, le donna à Philippe de France, Duc d'Orléans, après la mort duquel elle a passé avec toute sa succession à Philippe Duc d'Orléans son fils, Régent du Royaume, et ensuite à Louis d'Orléans son fils.

La ville de Mortain est petite et n'a qu'une rue. Elle est de très difficile accès, presque toute environnée de rochers assez escarpés. Le Château est presque entièrement détruit. Il y a environ trois mille trois cents familles dans la ville et dans les deux annexes, qui sont le Rocher et Neufbourg Il y avait sur la petite rivière de Lances un beau pont de communication entre Mortain et Neufbourg, mais il est ruiné. Le chapitre de cette ville est plus nombreux que riche et la juridiction est indépendante de celle de l'Evêque d'Avranches. Cette ville a Bailliage, Vicomté, Election et Maîtrise des Eaux et Forêts.

Ducey est un gros bourg du Diocèse d'Avranches, et à trois lieues de cette ville. L'église paroissiale est sous l'invocation de S. Paterne.

Le Mont-Saint-Michel est une Abbaye située sur un promontoire, avec une petite ville qui s'est formée à l'occasion de l'Abbaye. Ce Monastère fut fondé par S. Aubert, Evêque d'Avranches, sur ce rocher où ce Saint avait coutume de se retirer fort souvent. L'on prétend qu'il fut averti l'an 718 par l'Archange S. Michel d'y bâtir une Chapelle sous son invocation. S. Aubert négligea ce premier avertissement ; mais l'Archange lui apparut une seconde fois, et lui fit au front un trou de la grosseur du doigt, ainsi qu'on le voit dans un buste d'argent qui représente ce saint Evêque. Pour lors il n'y eut plus moyen de résister à une inspiration aussi sensible. S. Aubert y fit bâtir une petite Chapelle, et s'y retira avec douze de ses Chanoines. L'an 966 Richard, premier du nom, Duc de Normandie, chassa du Mont-Saint-Michel ces Clercs séculiers, qui s'étaient relâchés de leur première manière de vivre, et mit en leur place trente Moines de l'Ordre de St-Benoît qu'il avait rassemblés de tous les monastères de Normandie ; et Maynard en fut le premier Abbé. Les Rois de France, ceux d'Angleterre, les Ducs de Normandie, ceux de Bretagne et plusieurs Seigneurs firent de grands biens à cette Abbaye ; en sorte qu'on assure qu'elle jouissait autrefois de plus de 100000 liv. de rente, quoiqu'aujourd'hui elle n'en ait pas quarante mille.

L'Abbaye, le Château et la Ville de Saint Michel sont situés sur un rocher isolé, d'environ un demi-quart de lieue de circuit, qui est entre les embouchures de deux petites rivières, dont l'une se nomme la Sée, Segia, et l'autre la Sélune, Seluna. Il est au milieu d'une baie que forment en cet endroit les côtes de Normandie et

celles de Bretagne, dont les plus proches sont éloignées d'une lieue et demie de ce Mont. Ce promontoire est partagé en deux montagnes, qu'on appelle Tumbes, parce qu'elles s'élèvent en forme de tombeaux. L'une est fort haute ; et sur celle-là est l'Abbaye: L'autre est plus basse ; et sur celle-ci il y avait un Château qui fut rasé en 1669. Cette dernière était nommée Tumbella, Tumbellana, parce qu'elle était beaucoup moins haute que l'autre ; et c'est de là qu'on a formé le nom de Tombelene qu'elle porte aujourd'hui. Cette Abbaye est appelée dans les Actes et dans les Ecrivains Latins *Monasterium ad duas Tumbas, in periculo maris*, à cause de ce qu'on vient de dire de ces deux montagnes, et du danger qu'y couraient ceux qui, sans y penser, seraient surpris par le flux de la mer, qui y monte deux fois en vingt-quatre heures, couvre toute la grève des environs, et répand ses eaux une grande lieue avant dans les terres en sorte qu'il faut choisir l'intervalle des marées pour y arriver.

Lorsqu'on a passé toute la grève, qui est de sable mouvant et toute semée de petites coquilles, on trouve la première porte de la ville, qui est fermée d'une grille de fer, laquelle ne s'ouvre que pour les carrosses et les autres voitures. Les gens de pied et ceux qui sont à cheval, entrent par une autre petite porte ronde qui est à côté, attenant le premier corps de garde, où les voyageurs laissent les armes à feu, leurs épées et leurs bâtons ferrés ; puis ayant passé une petite Place d'armes, en tournant à droite, l'on entre dans la ville par un pont-levis; on la traverse en montant insensiblement ; et ayant passé à côté de l'Eglise paroissiale, l'on prend à gauche, et l'on arrive au second corps de garde, où l'on est obligé de déposer les armes cachées, comme baïonnettes, pistolets de poche, et même les couteaux. L'on tourne ensuite à droite, et l'on monte par de larges degrés, fort aisés et taillés dans le roc, jusqu'à l'entrée du Château qui est au levant. L'on passe d'abord sous une herse armée de grosses pointes de fer, et après avoir monté quelques marches, on trouve une grande porte fermée, épaisse d'un pied, toute couverte de fer, où l'on ouvre un guichet qui n'a guère que trois pieds de haut. L'on y entre qu'en se ployant en deux, puis l'on se trouve sous une grande voûte obscure, dont les murs sont couverts de mousquets et de pertuisannes rangées sous les râteliers. Ensuite on vient à un grand corps de garde, où il y a toujours plusieurs Bourgeois en faction. Delà, en continuant de monter, on traverse une petite cour d'environ douze pas en quarré, dont les hautes murailles sont défendues par des créneaux et des machicoulis. Enfin on passe la dernière porte du Château, et l'on arrive devant celle de l'Eglise, sur une plate-forme que l'on nomme le Saut-Gautier. En cet endroit, on se repose agréablement, en considérant, par les fenêtres d'une petite galerie, une longue étendue de grève, de mer et de terre.

L'on entre après cela de plain pied dans l'Eglise, dont la porte est dans le flanc méridional de la Nef. Cet édifice est disposé en forme de croix, d'une structure gothique, et d'une couleur enfumée qui marque son ancienneté. Le grand Autel de S. Michel est placé entre le Chœur et la Nef, et lui sert de clôture. Son rétable est enrichi d'ornements de sculpture, et le haut en est terminé par une niche dans laquelle est posée une statue de l'Archange S. Michel, de la hauteur d'un homme, que l'on dit être toute d'or. Quoi qu'il en soit, elle est d'un dessin peu correct ; mais le grand tableau de l'Autel est assez bon. Sur un des murs de la croisée méridionale de l'Eglise, l'on voit en peinture les armoiries et les noms de tous les Gentilshommes Bretons et Normands qui défendirent cette forteresse contre les Anglais au temps de leur invasion sous Charles VII. Dans une Chapelle qui est du même côté, l'on fait voir le Trésor, qui est rempli de vases sacrés et de précieuses Reliques, parmi lesquelles on voit le Chef de S. Aubert qui fonda cette Eglise, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. L'on y voit aussi un bouclier quarré, et une courte épée qui fut trouvée en Irlande auprès du corps d'un dragon, dont on attribue la mort à S. Michel. Dans la Nef il y a un escalier qui conduit à une Chapelle basse, nommée Notre-Dame de sous-terre, et l'on ne peut voir sans admiration que l'on ait si solidement bâti sur la pointe d'un rocher tous les lieux réguliers d'un Monastère. Ce Cloître a environ vingt pas en quarré, et est accompagné d'un côté de la salle des Chevaliers de S. Michel, qui est encore plus longue, et de l'autre d'un grand réfectoire et de ses offices, auprès desquels est une machine à moulinet, qui sert à monter, pour le Couvent, les provisions que les chaloupes amènent au pied du Mont, qui est fort escarpé du côté du Nord. En haut sont les dortoirs, l'infirmerie et une bibliothèque bien fournie, dont la voûte est ornée de peintures. Ensuite l'on monte dessus l'Eglise, autour de laquelle on peut se promener, le long des balustrades qui règnent au pourtour du comble. Les curieux n'en demeurent pas là ; ils montent dans la lanterne du clocher, qui est élevée d'environ soixante toises du niveau de la grève. L'on découvre de cet endroit, au Nord, la pointe de Granville, et à l'Orient, en suivant la côte de Normandie, on voit aisément la ville d'Avranches, au Midi celle de Pontorson, au Sud-Ouest la ville de Dol-de-Bretagne, au Couchant le Havre de Cancale, et au Nord-Ouest l'île de Jersey, qui est éloignée de seize lieues : mais il faut une lunette d'approche pour la distinguer ; car à la vue elle ne paraît que comme un nuage. Après avoir visité le dessus de l'Eglise, le conducteur vous mène, à la faveur d'une lanterne, dans les souterrains de cet édifice. C'est un vrai labyrinthe de détours et de descentes obscures. On y fait voir deux cachots de sept à huit pieds en quarré, où l'on descend les criminels d'Etat, par une bouche qui se ferme avec une trappe. On trouve dans la plus profonde de ces caver-

nes quantité d'oiseaux marins qui s'y retirent en hiver, et qui apparemment y meurent de faim.

Pour achever la visite de ce Mont, il faut sortir de ses murailles, pour aller voir une Chapelle d'environ douze pieds de longueur sur huit de largeur, qui est sous l'invocation de S. Aubert, et bâtie sur une roche qu'on dit avoir été autrefois sur le sommet de la montagne, et qui à la prière de ce Saint se détacha pour laisser la place libre aux ouvriers qui devaient construire l'Église, et alla se précipier du côté du nord. On monte à cette petite Chapelle par douze ou quinze degrés taillés dans le roc. Elle n'est point fermée, et n'a qu'un Autel et la statue de ce Saint. Toute la partie septentrionale de ce Mont n'est point habitée, et n'est qu'un rocher escarpé qui n'a pas besoin de muraille pour se défendre. On peut juger par cette description que le Mont-Saint-Michel est une Place importante et très forte. Les Bourgeois en font la garde ordinaire : mais en temps de guerre on y met quelques troupes en garnison. C'est l'Abbé qui est le Gouverneur-né de cette forteresse ; et en son absence, c'est le Prieur, à qui on apporte tous les soirs les clefs. Personne n'ignore que Le Mont-Saint-Michel est un des plus fameux pèlerinages de la France, particulièrement pour les jeunes gens de basse naissance, qui y vont par troupes en été.

Sous le règne de Charles VII, Robert Jolivet, qui était Abbé de ce Monastère, s'étant retiré à Rouen auprès du Roi d'Angleterre, le Roi mit un Gouverneur à la place de cet Abbé. Ce Gouverneur fut d'abord Jean de Harcourt, auquel succéda Jean d'Orléans, Comte de Dunois, qui eut à son tour pour successeur dans ce Gouvernement Louis d'Estouteville. Du temps de l'invasion des Anglais, le Mont-Saint-Michel fut la seule place de Normandie qui tint toujours ferme, et demeura fidèle au Roi Charles VII. Les Anglais l'assiégèrent en 1223 ; mais la garnison qui était forte, et cent dixneuf Gentishommes Normands qui s'y étaient retirés, les obligèrent de lever le siège. Ces Gentishommes étaient l'élite de la Noblesse de cette Province, tant pour la fidélité que pour la valeur. C'est d'eux dont on voit encore les noms et les armes dans l'Église de cette Abbaye, ainsi qu'on vient de le dire.

Par M. PIGANIOL DE LA FORCE.

A PARIS,

chez Bailly, libraire,
Quai des Augustins.

PAQUES

O Nuit, plus claire que le jour !

O Nuit, plus resplendissante
que le soleil !

O Nuit, plus éclatante
que la Neige !

O Nuit, plus brillante
que nos flambeaux !

O Nuit, attendue toute l'année.

O Nuit, Mère des baptisés.

O Nuit où l'Héritier introduit
les héritiers dans l'héritage.

Asterius d'Amasée (+ 410)
« Prier » - N° 60



Jésus, mon Sauveur, je compte sur Toi.

*Jésus, mon Sauveur, je compte sur Toi,
au milieu de mon chagrin,
au milieu de mes peurs,
au milieu de ma tristesse.*

Jésus, rends-moi libre comme Toi !

*Jésus mon Sauveur, je compte sur Toi,
dans ma nuit d'esclavage*

Je me tourne vers Toi.

Au cœur de mes soucis,

Au cœur de mes angoisses,

Jésus, rends-moi libre comme Toi !

*Jésus, mon Sauveur, je compte sur Toi,
C'est Toi mon Ami.*

Aux jours de mon épreuve,

Aux jours de ma faiblesse,

C'est Toi mon Ami.

Jésus, rends-moi libre comme Toi !

« PRIER » N° 60
Prière d'esclaves

Un cadeau merveilleux.

Pour ces poumons qui respirent,

Pour ce cœur qui bat,

Pour ces regards, ces sourires,

Pour le moindre geste, le moindre pas.

Pour toute cette vie en moi,

A chaque minute, à chaque seconde,

Pour toute cette vie en lui,

L'inconnu, le passant, l'ami.

Pour ce miracle quotidien qui n'étonne plus,

Pour ce cadeau merveilleux qui n'éblouit plus.

Pour ta bonté sans cesse renouvelant la vie,

Pour ton amour sans cesse multipliant la vie.

Pour cette vie,

Et la vie que tu nous as promise,

Nous marchons vers Toi !

« PRIER » N° 60
Prière d'une Vietnamiennne
des Boat-People

Consécration du Monde au Cœur Immaculé de Marie

En te confiant, ô Mère, le monde, tous les hommes et tous les peuples, nous te confions aussi la consécration même du monde et nous la mettons dans ton Cœur maternel.

O Cœur immaculé; Aide-nous à vaincre la menace du mal qui s'enracine si facilement dans le cœur des hommes d'aujourd'hui et qui, avec ses effets incommensurables, pèse déjà sur la vie actuelle et semble fermer les voies vers l'avenir !

De la faim et de la guerre, délivre-nous !

De la guerre nucléaire, d'une auto-destruction incalculable, de toutes les sortes de guerre, délivre-nous !

Des péchés contre la vie de l'homme depuis ses premiers moments, délivre-nous !

De la haine et de la dégradation, de la dignité des fils de Dieu, délivre-nous !

De tous les genres d'injustice dans la vie sociale, nationale et internationale, délivre-nous !

De la facilité avec laquelle on piétine les commandements de Dieu, délivre-nous !

De la tentative d'éteindre dans les cœurs humains la vérité même de Dieu, délivre-nous !

De la perte de la conscience du bien et du mal, délivre-nous !

Ecoute, ô Mère du Christ, ce cri chargé de la souffrance de tous les hommes ! Chargé de la souffrance de sociétés entières !

Aide-nous par la puissance de l'Esprit Saint, à vaincre tout péché : le péché de l'homme et le « péché du monde », le péché sous toutes ses formes.

Que se révèle encore une fois dans l'histoire du monde l'infinie puissance salvifique de la Rédemption, la puissance de l'Amour miséricordieux ! Qu'il arrête le mal ! Qu'il transforme les consciences ! Que dans ton Cœur immaculé se manifeste pour tous la lumière de l'Espérance !

JOANNES PAULUS PP. II.

Vie de L'Œuvre de Saint-Michel

CONSECRATIONS D'ENFANTS :

Depuis le 10 février 1984 ont été consacrés à Notre-Dame-des-An-
ges et à Saint-Michel :

— 17 enfants d'Afrique,
— et Stanislas et Amaury de CACQUERAY, Coëtquidan —
Angélique BESNARD, Cresserons — Nicolas JOYAU, Fécamp —
Alexandra MORAND, Asnières — Jérôme, Ludovic, Virginie MAI-
TRE, Pontault-Combault — Kévin-Michel PICHOT, St-Loup/Se-
mouse — Marine BADEL, Fribourg en Brisgau — Marie, Pierre,
Emeline PETIT, Clermont-Ferrand — Ted BIDIMBOU, St-Ouen
Arnault, Chanelly BALOULA, St-Ouen — Jérôme CREMENT, Ven-
ce — Gaël SCHMITZ Bruxelles — Grégory, Alexandre RATTIER,
Paris — Sabine, Didier PIERRE-JOSEPH, Ste-Rose — Jean-Michel,
Jean, Dany, Thierry-Jean, Jean-Sébastien LIMERI, Pontarlier —
Arnaud GRACIEUX, Toulouse.

Depuis la même date, 130 adultes se sont fait inscrire sur
les registres de l'archiconfrérie, qui est une pieuse union de Chré-
tiens qui dans la dévotion à ST-MICHEL, prient chaque mois, du 15
au 23 (neuvaines de prières) les uns pour les autres et aux inten-
tions recommandées au Sanctuaire de St-Michel.

Une messe est célébrée chaque LUNDI à leurs intentions et
à celles des pèlerins de la semaine et pour les ASSOCIES DE-
FUNTS.

Adieux à nos chers défunts :

Mlle Jeanne VITTET, Amberieu en Bugey — André COLONNA,
Ajaccio — Abbé Daniel HERBERT, Rancoudray — Le Marquis
Roland de VERDUN, Aucey - M. SIBOLD, Rueil-Malmaison —
Mme Eugène FOUGERE, Paris.

Que St-Michel les introduise dans la paix et la lumière de
Dieu.

LES ANNALES DU MONT-SAINT-MICHEL

Revue de l'Archiconfrérie, bimestrielle.

Abonnement : 35,00 Francs —

Abonnement d'honneur : 40,00 Francs

Etranger : 40,00 Francs

Pour faciliter notre travail, joindre la bande du der-
nier bulletin et en tout cas rappeler sur le talon des
mandats et chèques le but du versement.

A toute commande joindre dans la même enve-
loppe le titre de paiement.